

était née paysanne, quoiqu'elle soit morte dame comme vous l'êtes et qu'elle ait porté le nom que vous portez vous-même !

Marcelle, immobile et plongée dans l'ombre, rougit à ces pensées ; elle eut honte de son emportement imaginaire.

— L'orgueilleuse, la méchante, c'est moi maintenant ! se dit-elle. Je suis injuste même, car sais-je bien quelle serait la réponse de Clarisse, si je lui avouais ce que je désire, ce que je sens, ce que je veux. Elle m'a dit, elle m'a écrit cent fois qu'elle n'aspirait qu'à me savoir heureuse. Pourquoi supposer qu'elle m'a menti ? pourquoi admettre qu'elle me refuserait le bonheur ? Pour me contraindre à être discrète, je me fais dure ; je suis ingrate, j'ai tort, j'ai toujours tort.

Le clavier retentissait sous les doigts de Clarisse, qui en tirait des accords plaintifs et doux. Sa mélancolie se traduisait en une mélodie touchante :

— Marcelle, Marcelle, consens à être ma fille ! disait et répétait son cœur.

— Oh ! pourquoi n'est-elle pas ma mère ! répondait celui de Marcelle.

Leur double monologue acheva d'établir le contraste du retour actuel de la jeune fille avec sa première arrivée dans la maison de son père.

Cette scène muette cessa d'avoir aucun rapport avec la scène violente, occasionnée par la présentation de Marcelle à Clarisse.

Si le rôle de cette dernière est resté le même, celui de l'enfant bretonne, autrefois si farouche, s'est transformé avec elle. Petite fille, elle craignait et haïssait la *Parisienne* inconnue, qu'on la forçait d'appeler *maman* ; aujourd'hui elle se croit obligée de résister à la sympathie que lui inspire sa jeune belle-mère ; elle se sent attirée vers elle et voudrait pouvoir, sans imprudence, lui confier le soin de son bonheur. Elle n'est retenue que par un raisonnement juste en soi, mais fondé sur des erreurs dont elle n'est pas coupable.

Emilien, Gervais, Jacques Morgan, Pierre-Paul, tous ceux qu'elle aime, sans même excepter la sage Corentine, ont contribué à la réserve de Marcelle, qui s'est bien promis d'être pour Clarisse la plus soumise des filles.

Mais ce n'est plus assez pour celle-ci que l'expérience de la vie a cruellement éclairée ; elle veut conquérir sa confiance entière.

Et la lutte s'établit dans le milieu des sentiments les plus purs.

Clarisse fait vibrer les cordes de l'instrument

qui rend des sons angéliques comme les vœux qu'elle forme.

Marcelle s'est retournée. Elle écoute, elle frissonne, la puissance de l'harmonie la pénètre.

Clarisse a vu ses grands yeux bleus tournés vers elle avec un mélange d'admiration et de douceur.

Ce regard l'inspire, elle chante.

En créant des accords ravissants, elle chante d'une voix émue une sorte d'hymne ou de cantique, versifié autrefois pour elle, par le comte Edouard de Lersant, peu avant son mariage avec Ismène.

Nous ne pouvons, hélas ! en reproduire que les paroles :

Lorsque le Tout-Puissant eut créé la lumière,
Les étoiles du ciel et les splendeurs du jour,
Et lorsqu'il eut assis, sur leur base première,
Les mondes que peuplait son paternel amour ;
A tous les animaux, quand il eut donné l'être
Quand, de ses propres mains, il eut pétri leur maître.
L'Homme qu'il daigna faire à son image, — alors,
Alors il fit la Femme, et, parmi ses trésors
Choïssissant les plus beaux pour nous la rendre chère,
Il la doua d'un cœur de mère !
Espérance, foi, charité,
Amour pieux, amour austère,
Abnégation, pureté,
Dieu, notre Père,
Vous a mis dans un cœur de mère !

Marcelle s'avancait sans bruit, déjà profondément touchée, et les yeux fixés sur Clarisse, dont la voix plus ferme se déployait avec ampleur :

La femme avait péché, mais Dieu, dans sa clémence,
Ne lui retira pas le don du premier jour.
Coupable, elle pleurait sa paisible innocence
Sans espoir de rentrer au bienheureux séjour,
Quand, tout à coup, son sein tressaille d'allégresse,
En son âme, elle voit des trésors de tendresse :
Elle était mère enfin, et son cœur éperdu
Retrouvait dans l'exil le paradis perdu !
Depuis, pour ses enfants, en exil sur la terre,
L'Eden est dans un cœur de mère !

Au delà du piano, il y avait une glace où Clarisse vit Marcelle essuyant ses larmes.

La blonde enfant, qui s'était approchée, palpitante et semblait écouter une mélodie céleste ; elle était radieuse de beauté ; tous ses généreux sentiments reprenaient le dessus, et lui faisaient une auréole.

Elle aspirait les paroles de Clarisse, qui chanta le refrain avec une douceur infinie et prolongea la ritournelle, se préparant ainsi à donner à la dernière strophe une expression plus touchante et plus tendre.

Ce troisième couplet fait à la louange d'Ismène, qui avait recueilli Clarisse, allait à présent s'adresser à Marcelle, dont l'émotion redoubla dès le premier vers.

Sur un tombeau gémit une jeune orpheline
Que sa mère a bénie en remontant au ciel.
— "Enfant, sèche tes pleurs ! La charité divine
Te rendra les trésors de l'amour maternel.
Un ange va venir, sous les traits d'une femme,
Qui trouvera pour toi ces trésors dans son âme ;
Elle te tend les bras ; elle t'ouvre son cœur !
Souris à l'avenir, et rends grâce au Seigneur !
Mais pour une autre, un jour, pauvre, errante, étrangère,
Que ton cœur soit un cœur de mère !"
Espérance !.....

Clarisse ne put achever. Marcelle était défaillante. Leurs mains se rencontrèrent.

La jeune fille se pencha, et ses larmes qui coulaient en abondance inondèrent le front de sa marâtre.

Ainsi, dès leur première entrevue, les pleurs de la marâtre avaient baigné le front de l'enfant rebelle.

Ce baptême de pleurs fut suivi d'embrassements et de sanglots qui se prolongèrent avant qu'une simple parole eût été prononcée.

— Ma mère — Ma fille ! murmurèrent enfin leurs deux voix avec une égale douceur.

— Ma mère, répéta Marcelle, vous voyez bien que je vous aime ! Non, ce n'est pas en vain que vous m'ouvrez votre cœur ! Oh ! combien votre voix et votre poésie sont touchantes ! Vous avez senti toutes les douleurs de l'orpheline, et vous les avez rendues avec l'éloquence d'une âme maternelle.

— Ces vers, dit Clarisse, m'ont été donnés par le comte de Lersant ; moi, j'en ai longtemps cherché la musique ; tu me l'as inspirée !

— Tout à l'heure, ma mère ?... dit Marcelle, en l'embrassant encore ; puis elle se mit à genoux, levant ses grands yeux bleus humides et brillants.

— Non, répondit Clarisse, autrefois !... du temps que tu ne voulais pas m'aimer !... Mais ce temps est passé, grâce à Dieu qui prend pitié des orphelins !... Je serai ton amie comme Corentine, ta sœur autant que ta mère !... Sois pour moi ce que je suis pour la comtesse de Lersant ! Elle a tous mes secrets, je ne lui cache aucune de mes pensées, ou, si parfois j'ai cru devoir me taire, c'est que, séparée d'elle, j'ai craint de l'attrister ; mais tu es dans la maison de ton père, Marcelle ! tu vis avec moi ! Tu n'es pas orpheline, je suis la femme d'Emilien

et, si j'osais, si je n'avais pas peur de sembler ingrate, je dirais que je t'aime encore plus que la noble Ismène ne m'a jamais aimée....

Tout cela n'apprenait point à Marcelle que Clarisse n'était point la fille d'Ismène, et Clarisse, convaincue que Marcelle n'ignorait rien de son histoire, ne songeait pas à l'en instruire..

Elle ne croyait point avoir de confidences à faire ; elle brûlait d'en recevoir.

Son accent était si tendrement vrai que Marcelle, essuyant ses pleurs, lui dit enfin avec la plus complète expansion :

— Ecoutez, ma mère, écoutez !.....

Mais Emilien rentra : — il fut heureux de les trouver ainsi, les mains dans les mains, se contemplant, s'embrassant, frémissantes de bonheur, se livrant leurs cœurs sans réserve.

Il en remercia Dieu tout haut ; il les bénit avec transports.

Hélas ! il arrêta les aveux de Marcelle prêts à s'échapper enfin.

XXXII.

OCCASIONS PERDUES.

Il est des occasions perdues qui ne se représentent jamais, ou qui, par une sorte d'ironie de la destinée ne reviennent que trop tard.

Marcelle avait été sur le point de nommer Pierre-Paul, la famille Roverin et le bourg de Saint-Loup ; Emilien parut ; et, quatre mois après, les plus douloureux pressentiments de Clarisse se trouvaient justifiés.

Elle n'avait reçu aucune confiance.

— Hélas ! pendant une nuit de larmes et d'angoisses qui fut pour Clarisse une nuit de douces illusions, Marcelle avait eu le temps de réfléchir.

Elle s'était souvenue des ordres formels et réitérés de son père ; elle s'était reproché comme une faute d'avoir failli les enfreindre. Ce n'était point à Clarisse, mais à lui, qu'elle devait d'abord parler de Pierre-Paul.

Tel était le conseil de toutes ses amis de Saint-Loup, à qui elle avait fermement promis de le suivre.

Elle prit donc la pénible résolution de ne plus se laisser ébranler par la sympathie que Clarisse lui inspirait, et de garder tous ses secrets jusqu'à l'époque où Pierre-Paul aurait atteint sa majorité.

Pressée de questions maternelles, elle usa de faux-fuyants ; elle répondit surtout par la prière instante de ne pas être produite dans le monde.

— Mais si ton père l'exige ? objecta la jeune belle-mère.

— J'obéirai, dit Marcelle avec résignation.

Emilien traita légèrement les répugnances de sa fille, et, Clarisse ayant plaidé pour elle, il s'impacienta.

— J'ai mes bonnes raisons pour vouloir ce que je veux !

Marcelle dut être présentée dans plusieurs salons.

Au couvent où elle avait pour intimes Laure et Suzanne, au château de Beauval, où elle s'était trouvée en contact avec des personnes du meilleur ton, et enfin dans la familiarité de Clarisse ; elle avait acquis des manières distinguées.

Sa grâce naturelle, sa beauté, son esprit, lui valurent bientôt des hommages qu'elle repoussa froidement.

Ses succès mêmes accrurent sa mélancolie.

Clarisse s'efforça de la consoler, Clarisse, déploya toute son ingénieuse bonté dans l'espoir de la forcer à lui parler à cœur ouvert.

Clarisse augmenta sa douleur muette.

La contrainte morale que s'imposait la jeune fille, la loi qu'elle s'était faite de se raidir contre les plus tendres efforts, accrurent ses regrets et la rendirent morose.

Elle avait cru facile d'attendre quelques mois sans se trahir ; elle avait compté sans Clarisse, qu'elle souffrait de repousser avec une froideur contraire à son instinctive sympathie. Placée entre une volonté fermement enracinée et un besoin d'expansion qu'elle comprimait, se repliant systématiquement en elle-même, craignant à toute heure de faiblir, elle n'osait plus embrasser Clarisse, elle l'évitait, elle la fuyait.

Et pourtant, lorsqu'elle pouvait la contempler à la dérobée, c'était avec un sentiment d'une douceur inexprimable. Mais alors, tout à coup, au moment de se jeter dans des bras toujours prêts à la recevoir :

— Prends garde ! Marcelle ! tu parlerais ! lui criait une voix qui glaçait son jeune cœur, tu désobéirais à ton père, tu manquerais à toutes tes promesses.

La malheureuse enfant s'était mise à la torture ; elle dépérissait sans proférer une plainte.

Emilien, un jour revint de son bureau de

meilleure heure que de coutume et resté seul au salon avec sa jeune femme :

— Veuillez me prêter toute votre attention, lui dit-il de ce ton discordant que prennent les hommes faibles pour faire acte d'autorité.

Clarisse s'inclina en signe de consentement.

Emilien poursuivit :

— Le moment d'une explication sérieuse et décisive est arrivé. L'état de ma fille Marcelle m'inquiète ; son sourire, ses fraîches couleurs ont disparu ; elle ne rompt presque jamais le silence, elle souffre. Je m'en aperçois, je m'en alarme. Je suis retenu presque tout le jour hors de mon intérieur : que s'y passe-t-il donc durant mon absence ? Ma fille déserte le salon, même quand j'y suis. Je veux savoir pourquoi, Clarisse, répondez !

— Il vaudrait mieux, ce me semble, interroger Marcelle, répondit la jeune belle-mère avec tristesse.

— Non, vous d'abord ! c'est à vous que je l'ai confiée.

— Oui, mais elle est un fardeau pour moi, et je ne vous le cache pas, Emilien, j'ai hâte de m'en décharger.

— Quel est ce langage ?

— Celui d'une femme sincère. Je ne puis ni ne daigne mentir, moi ! Marcelle ne m'aime pas, Marcelle ne veut ou ne peut pas m'aimer ; elle m'obéit, elle est soumise, elle est même attentive, mais attentive comme une esclave, non comme une fille. Je n'ai rien à lui reprocher que sa défiance à mon égard. Je ne sais jusqu'à quel point elle me hait, je sens qu'elle me craint ; son regard fuit mon regard ; elle passerait là six heures à mes côtés sans me dire un mot, sans même tourner les yeux vers moi !

— C'est étrange ! dit Emilien d'un ton de doute blessant pour Clarisse.

— Oui, c'est bien étrange ! répéta la jeune femme avec amertume. Après l'élan spontané du soir de son retour, elle semblait prête à me laisser lire dans son âme, elle eut un instant d'expansion qui me remplit d'espérance ; votre présence y mit un terme.

— Ma présence ! répéta Emilien avec humeur.

— Et depuis, je ne sais sous quelle fatale influence est votre fille . . .

— Qu'entendez-vous par là, Clarisse ? interrompit Emilien. Qui peut exercer une influence sur Marcelle, si ce n'est vous ou moi ? C'est donc à moi que vous faites allusion !

— Au nom du Ciel ! ne traduisez pas ainsi mes paroles ! ou bien ! imitant votre fille, je me fais de bronze et de glace.

— Soyez claire, en ce cas ! Que voulez-vous dire ? De quelle influence fatale parlez-vous ? Que craignez-vous ? Que supposez-vous ?

— Dieu me garde de hasarder la moindre supposition !

— Pourquoi ?

— Vous la prendriez en mauvaise part.

— Vous vous trompez, Clarisse.

— J'aurais l'air de calomnier votre fille ! Non ! non ! avant de risquer un seul mot, je veux voir et savoir, je veux être sûre de ce que j'avance, surtout dans la position où vous nous avez placées.

— Que soupçonnez-vous ? par pitié pour moi, Clarisse, soyez franche, ne me cachez rien ! . . .

— Moi vous cacher quelque chose ! mais je ne cache jamais rien, et je souffre de ce qu'on me cache sans cesse !

— Vous récriminez, madame ! vous revenez sur le passé : ne l'ai-je donc pas expié assez cruellement ? Je viens [vous faire part de mes inquiétudes, vous entamez une querelle !

— Je parle de votre fille, non de vous, répartit Clarisse avec une sorte d'emportement. Et, quand vous vous méprenez ainsi, je m'exposerais à vous confier des suppositions peu fondées, des soupçons vagues, des craintes chimériques peut-être ! Vous confondriez l'expression de mes craintes avec une accusation, comme vous voyez un reproche dans une plainte qui n'a rien de blessant. Marcelle me fait un mystère de toute sa vie, de son passé, que j'ignore toujours, de son présent, qu'elle rend impénétrable, de ses vœux, de ses rêves d'avenir. Je la questionne, elle élude mes questions avec une adresse désespérante ; je me montre affectueuse, je l'attriste, car je l'oblige à jouer un rôle qui coûte à son naturel incapable d'hypocrisie. — Oh ! je la vois telle qu'elle est ; je l'observe, je l'étudie sans cesse, et j'aime à rendre hommage à ses bonnes qualités ; elle dissimule, mais elle n'est pas dissimulée, et c'est là justement, selon moi, la cause de sa mélancolie. Elle a des secrets qui lui pèsent. Quels secrets ? Je l'ignore. Et, tenez, je suis sûre qu'elle n'est rentrée qu'à regret sous le toit paternel.

— Sûre, comment ?

— Sa correspondance entière en est la preuve à mes yeux.

— Erreur !

— Oh ! je ne me trompe pas en ceci, car j'affirme.

Emilien s'enflamma de colère à ces mots.

— Vous affirmez que ma fille ne vit qu'à regret dans cette maison, vous êtes sûre qu'elle redoutait de rentrer dans notre demeure ; et sa correspondance, chef-d'œuvre de sensibilité filiale, démontre de telles faussetés. Oh ! j'y vois clair maintenant ! je vois que vous n'avez cessé d'avoir des préventions contre elle ! je vois que vous les lui faites sentir, je m'explique le mal qui la dévore lentement ! elle s'est aperçue de votre antipathie ; elle en souffre, elle en meurt !

— C'en est trop ! s'écria Clarisse. J'en appelle de vous à votre fille, je cours la chercher ; je veux qu'elle soit enfin juge entre nous !

La jeune femme ramena Marcelle toute tremblante, car du fond de sa chambre elle avait entendu la fin de cette scène.

— Parlez, mademoiselle Durantais, dit Clarisse, Qu'avez-vous à me reprocher ? vous ai-je tourmentée ? vous ai-je tyrannisée ? Dites quels sont mes torts envers vous . . .

— Vous n'avez aucun tort envers moi, murmura la jeune fille.

— Votre père m'accuse de vous humilier, de vous persécuter, de vous faire souffrir, de vous tuer enfin ! . . .

— Mon père ! . . . dit Marcelle d'une voix étouffée, maman ne m'a fait que du bien, et je suis mille fois reconnaissante des soins qu'elle me prodigue ! . . .

— Je voulais être pour vous une mère, reprit Clarisse ; je vous aimais. Je vous ai demandé votre amitié, votre tendresse, votre confiance ; je n'ai point su désarmer votre froideur. Oh ! ne protestez pas ! je n'ai pu, malgré tous mes efforts, obtenir la confiance de vos soucis. Pour vous, je ne suis pas une mère . . .

Marcelle baissa les yeux en palissant.

— On n'est mère que par l'amour ! Et je ne veux pas être une marâtre, moi ! Le premier rôle m'est refusé, je refuse le second ! Qu'une autre soit votre guide et surveille votre jeunesse, je renonce à cette tâche au-dessus de mes forces ! Qu'une autre plus heureuse obtienne l'aveu de vos secrets, Marcelle, car vous avez des secrets, vous ne le niez pas ! . . .

— Eh bien ! ma fille, dit Emilien, répondez donc, répondez ! . . .

— Oui, j'ai mes secrets ! murmura Marcelle avec difficulté.

Clarisse coupa la parole à son mari :

— Permettez que j'achève!... J'ai avancé que Marcelle n'avait jamais désiré de rentrer dans cette maison; qu'elle vous dise si je me suis trompée?...

Marcelle garda le silence; l'indulgente Clarisse n'insista pas, et, poursuivant :

— J'ai ajouté, mademoiselle, que vous remplissiez tous vos devoirs envers moi avec un zèle parfait, mais avec une résignation mêlée de crainte. J'ai dit que vous ne m'aimiez pas; ai-je eu tort?...

Marcelle soupira, puis, tournant vers Clarisse un regard limpide et tout empreint de tendresse filiale :

— Peut-être! murmura-t-elle.

Et l'accent plaintif de ce seul mot rentit dans le cœur de la jeune femme comme le nom le plus doux.

Mais il était trop tard.

Emilien intervint; après avoir demandé pardon à Clarisse de ses injustes erreurs, il voulut rester seul avec Marcelle, dont le trouble égalait la douleur, et du ton le plus paternel :

— Chère enfant, lui dit-il, je viens encore de me donner des torts envers ma femme à cause de toi, et tu m'as obligé à les reconnaître en avouant que tu as des secrets pour nous! La paix et le bonheur de notre famille dépendent de toi. Ecoute bien. Je pourrais te faire un devoir de tout me dire, exiger tes confidences avec une sévérité légitime; je préfère m'adresser à ton bon cœur, je te prie de me répondre sans arrière-pensée. Ne crains ni ma colère, ni mes répugnances; apprends-moi de quel mal tu souffres, j'en chercherai le remède avec toi. Tu n'as pas voulu ouvrir ton jeune cœur à Clarisse...

— Pardonnez-moi, mon père, je l'ai voulu! interrompit Marcelle en pleurant. J'aime tendrement ma jeune belle-mère; oh! combien elle se trompe en pensant que je la déteste... Je suis heureuse de la servir! Je l'aime autant et plus peut-être que Corentine, je l'aime comme si elle était à la fois ma mère et ma sœur; à chaque instant, je me retiens pour ne point me jeter dans ses bras, et, si je n'ose la regarder, c'est que je l'aime trop! je l'aime trop!... Oh! oui, je l'aime trop... Elle m'attirerait encore! Et la force me manquerait! Je lui dirais... tout ce que vous m'avez défendu de lui dire...

— Moi?... murmura Emilien.

— Oui, mon père, vous-même!...

Emilien fronça les sourcils; il était l'auteur du mal, il le sentait. Marcelle, sa propre fille, venait de le condamner. C'était lui, lui seul qui, par son entêtement systématique, causait toutes les souffrances de Clarisse. Mais il ne voulait pas, même à cette heure, reconnaître clairement ses torts.

— Eh bien! eh bien! reprit-il, quels sont donc ces énormes secrets?

— Ah! mon père, vous les connaissez depuis bien longtemps!...

Les sanglots de Marcelle redoublèrent.

Rouge de pudeur, plus tremblante qu'une fleur des champs agitée par la tempête, elle se mit à genoux en arrosant de pleurs les mains de son père; puis, d'une voix entrecoupée :

— Il lui ressemble! dit-elle. On jurerait qu'ils sont frère et sœur!... Il est noble et généreux comme elle!... Permettez que je redevenue paysanne!... — Vous avez bien aimé ma mère, quoique vous fussiez d'une classe supérieure à la sienne... — C'est un Roverin, oh! ne croyez plus que les Roverin vous haïssent!...

— Ramenez-moi à Saint-Loup, ils vous béniront!... — Rendez-moi mon beau pays de Bretagne, la vie des champs... et mon ami d'enfance... que j'aimerai jusqu'à la mort! Corentine lui était favorable autrefois; vos ordres l'ont rendue contraire à nos vœux... — Moi, j'attendais le moment de tout vous avouer, mon père!... mais ce moment je le voyais s'approcher avec effroi... Oh! j'aurais eu moins peur d'en parler à Clarisse... à la mère de Gilbert!...

— Si vous saviez, mon père, combien Gilbert lui ressemble; vous l'aimeriez, j'en suis sûre, rien que pour cela!... Et puis, ce n'est pas un paysan ordinaire, il est très instruit; il a tout appris pour l'amour de moi!... Dans peu de jours il sera majeur; dans peu de jours je vous aurais de moi-même dit que je l'aime... et que je souffre trop d'être séparée de lui pour la vie...

Emilien était attendri, Marcelle venait de réveiller au fond de son âme le souvenir de ses premières années et de ses fraîches amours.

Ses recommandations étaient l'unique cause du silence obstiné de la jeune fille; il appelait avec joie qu'elle aimait ardemment Clarisse, dont l'extrême ressemblance avec un autre membre de la famille Roverin ne pouvait l'étonner.

Il sentait que d'un mot il pouvait faire tomber l'obstacle qui les désunissait et redoubler la sympathie qui les attiraient l'une vers l'autre. Il n'avait qu'à dire à Marcelle que Clarisse était une Roverin, à Clarisse que Marcelle était éprise d'un jeune paysan de sa famille bretonne; et sous cette impression favorable :

— Non, ma fille Marcelle, dit-il en l'embrasant, non tu n'es pas séparée pour la vie de celui que tu aimes!...

Il allait charmer le cœur de son enfant en lui apprenant ce qu'était Clarisse; et les premiers éclaircissements auraient dénoué la situation d'une manière inespérée, lorsqu'un violent coup de sonnette l'interrompit.

— Achevez, mon père, achevez! dit Marcelle frémissante d'espoir.

Mais un homme que la servante ne put arrêter au passage se précipita dans le salon, courut à Emilien, et l'appelant son meilleur ami, lui prodigua les marques d'une tendresse exagérée.

C'était le baron Vincent de Minalès.

Toujours jeune, toujours élégant, toujours porteur de gros sourcils noirs et d'une abondante chevelure où ne pointait pas un cheveu gris, — tel, malgré dix-sept ans révolus, tel qu'il nous est apparu au premier chapitre de cette histoire. Il était seulement plus bronzé, plus bistré que jamais, comme doit l'être un Castillan qui vient d'affronter les soleils des tropiques.

Il dit en peu de mots qu'après avoir voyagé dans les deux Indes, il arrivait en dernier lieu d'Italie.

Se présentant ensuite lui-même à Mlle Durantais :

— Je suis le plus fidèle ami de M. votre père, dit-il, et depuis votre naissance je n'ai cessé de m'intéresser à votre avenir.

Marcelle avait eu le temps d'essuyer ses pleurs, elle maîtrisa son trouble, mais nous devons le déclarer, le baron de Minalès ne lui plut guère; elle fut néanmoins gracieuse et polie.

Emilien avait été plein d'effusion.

— Très bien! rien n'est compromis, pensa l'aventurier, je n'arrive pas trop tard, mais il y a péril en la demeure.

Un quart-d'heure après, le baron sortait emmenant Emilien, tandis que Marcelle commençait pour ses amis de Saint-Loup une longue

La Meilleure Part. — Vol. 53. No. 5.

lettre où elle se montrait toute remplie d'espérance.

Son père avait été touché de son amour pour Pierre-Paul; elle allait avoir pour confidente sa jeune belle-mère elle-même.

Le malaise et les mystères dont elle souffrait tant depuis quatre mois cesseraient enfin dans quelques heures; elle ne fermerait pas sa lettre sans avoir obtenu de ses parents une réponse à ses vœux les plus chers.

Ne craignant plus désormais d'attrister personne, elle entra dans le détail de ses muettes douleurs, de ses craintes, de ses efforts pour résister à la sympathie que lui inspirait Clarisse :

« Je ne sais, disait-elle, si c'est une illusion de mon cœur; mais, à l'exception de mon père, tous ceux que j'aime ici ressemblent à Pierre-Paul. Mon frère Gilbert, c'est lui; ma sœur Léonie tient de lui, et, quant à ma seconde mère qui s'appelle, Clarisse, Clarisse, comme la sœur de Pierre-Paul, si elle n'était la fille de la comtesse de Lersant, j'écrirais hardiment ici : — Mon ami, j'ai retrouvé celle que tu cherchais! »

« Pourquoi mon père m'a-t-il si longtemps empêchée de répondre par une confiance complète à cette charmante femme que mon silence affligeait? Je l'ignore encore à présent, car notre conversation vient d'être interrompue. Il avait d'excellents motifs sans doute, et je les connaîtrai bientôt, et je vous les ferai connaître. »

« O ma chère nourrice, mes bons et chers amis, vous n'aurez qu'un feuillet à tourner, vous, pour tout savoir et tout comprendre; et vous serez impatients! Jugez de mon impatience à moi; mon père vient de sortir avec le fâcheux voyageur qui est si malheureusement arrivé du fond de l'Italie pour briser notre entretien. »

« Aussi jamais être au monde ne m'a paru si désagréable que ce certain baron de Minalès, un Espagnol brun comme un mulâtre, dont la politesse affectée me portait sur les nerfs. »

« Après avoir dit que tous ceux que j'aime me paraissent ressembler à Pierre-Paul, je vais vous faire sourire, si j'ajoute que ce baron m'a rappelé le mendiant du pont de la Grainée. Il a de gros sourcils noirs et des yeux tout pareils. »

« L'impression pénible qu'il m'a fait éprouver est cause sans doute d'un rapprochement assez

ridicule, je l'avoue, mais dont je n'ai pu me défendre.....

Le baron de Minalès, cependant, avait accaparé le père de Marcelle, et, pour causer plus librement, il l'invitait à dîner dans un cabinet particulier, tout justement comme il avait fait, dix-sept ans auparavant, le jour trois fois funeste de leur rencontre dans la cour des Messageries, de la vente à la criée et du départ pour Saint-Loup de Corentine et de Marcelle, de Joseph Roverin et de son petit Pierre-Paul.

Le mauvais génie de la famille revenait donc; il revenait à temps... Et ce n'était point hasard, fatalité, coïncidence, c'était calcul.

Il accourait en toute hâte, avec l'avidité du vautour, non sans des craintes qui devaient accroître son impitoyable perfidie.

XXXIII.

LA PART DU FEU.

L'existence aventureuse du sieur Vincent, s'intitulant à Paris baron de Minalès, pourrait aisément défrayer plusieurs volumes bien différents, et par la forme, et par le fond, des récits auxquels nous nous sommes complu jusqu'ici, mais qui pourtant ne manqueraient pas de moralité. N'en conclurait-on qu'il ne faut se fier qu'avec réserve aux démonstrations de dévouement d'un homme dont on ignore la vie passée, la leçon suffirait.

Les victimes que fit aux quatre coins du monde un intrigant capable de jouer tous les rôles pourraient, comme la famille d'Emilien Durantais, éveiller la sympathie; et dans leur histoire nous rencontrerions à chaque instant des situations non moins touchantes, non moins douloureuses que celle dont nous nous occupons.

Mais une rapide esquisse des friponneries et des crimes de Vincent devra combler la lacune des années écoulées depuis le jour où, à la veille d'une catastrophe, on lui a vu désertir le monde des affaires.

L'Espagne le revit sous l'apparence d'un vieux savant exclusivement occupé de numismatique.

Le duc de Las Hermanduras y Famarotes, dont la passion pour les médailles n'avait fait que croître avec l'âge, fut habilement attiré dans la toile d'araignée tendue pour compléter sa ruine. — La duchesse et ses enfants, voyant

avec douleur tous les biens de leur famille se transformer peu à peu en collections de monnaies antiques, mettaient obstacle par leurs efforts à la plupart des fantaisies du vieux monomane.

Digne élève de l'usurier Mathias, Vincent se réjouit de cette circonstance. L'irritation secrète du collectionneur contrarié dans ses goûts dispendieux devait le rendre plus facile à tromper.

Pour prix d'un médaillon apocryphe, vendu avec mystère, le duc se dépouilla du plus clair de son avoir.

Peu après, la fraude fut découverte. L'infortuné numismate en mourut de désespoir, laissant sa famille dans une gêne extrême.

Quant à Vincent, il avait passé en Portugal, où il fréquenta pendant quelque temps une maison de jeu clandestine de la rue de Prata. Mais deux jeunes gens d'excellentes familles s'étant brûlé la cervelle par suite de pertes énormes, la police découvrit à la fois le coupe-gorge et l'auteur du désastre, — affreux escroc qui s'était enfui de Lisbonne sur un navire qu'on ne savait quel.

A la Havane, le baron de Minalès trouva ses maîtres, perdit son or, et fut obligé d'avoir recours à des moyens violents. L'assassinat était encore dans les us et coutumes du pays à cette époque. Toutefois, l'expédition offrait de tels dangers que les cinq cents quadruples avec lesquels le spadassin partit pour le Brésil lui avaient valu un terrible coup de poignard entre les côtes.

Par malheur, il s'en guérit.

A Rio de Janeiro, Vincent, sous l'un des cent noms d'emprunt qu'il prit successivement, pénétra dans l'intérieur d'une hospitalière famille dont il édifia tous les membres par sa haute dévotion.

Tartuffe exploitait le Nouveau-Monde.

Une fois gérant de l'habitation et maître de toutes choses, il imagina d'affréter un bâtiment du pays pour exporter les récoltes, qu'il plaçait, disait-il, à des conditions magnifiques. Les serviteurs de la maison, hommes, femmes et enfants, sont attirés par lui au lieu du chargement; il les fait monter à bord, ordonne aussitôt d'appareiller, et va vendre dans le Sud tous les noirs libres ou esclaves qu'il a ainsi emmenés par surprise.

Les anciens hôtes de l'aventurier tombent dans la dernière misère.

Minalès a expédié ses capitaux en France, et prend par terre la route du Chili.

A Santiago, il émeut la pitié publique par le récit de malheurs imaginaires; il reçoit asile chez un vieux prêtre qui meurt empoisonné ainsi que sa sœur.

L'empoisonneur a disparu emportant des sommes considérables qui l'aident à se rendre au Pérou.

Une association de fripons cosmopolites comme lui se formait alors pour un audacieux coup de main ayant pour but d'exporter en contrebande d'immenses valeurs en lingots. Vincent de Minalès en fait partie, parvient à duper ses complices, et s'enfuit à Manille, où il vit pendant un an d'une manière exemplaire.

Quelques bruits alarmants pour lui se répandent pourtant tout à coup; un nouveau déguisement le dérobe à la fois à la poursuite de ses anciens associés qui ont juré sa mort, et à celle de la police espagnole.

Calcutta, Bénarès, Pondichéry, l'île Maurice, le cap de Bonne-Espérance, servent tour à tour de points de relâche au chevalier d'industrie qui, chemin faisant, escroque, vole, pille, fait des dupes et réalise souvent de très fortes sommes.

Enfin, il rentre en Europe et se rend en Italie, dans l'espérance de pouvoir bientôt réparaître à Paris, où il compte bien briller avec plus d'éclat que jamais.

C'est à Paris, c'est entre les mains d'Emilien Durantais que se trouve son avoir: mais Marcelle y est arrivée, Marcelle a quitté Saint-Loup et vit en contact continuel avec Clarisse.

— Il est temps d'aller me faire rendre mes comptes! se dit le baron que gagne une certaine inquiétude.

Ce qu'il vit, ce qu'il entendit en entrant chez Emilien le fit trembler; mais il jouait de bonheur cette fois, il arrivait juste à temps.

Dès qu'il fut seul avec Emilien:

— Vous voici donc enfin! s'écria ce dernier. Vos valeurs ont fructifié dans ces derniers temps, surtout, et, comme je vous l'écrivais, vous êtes à moitié millionnaire.

— Grâce à vous, mon bon.

— L'amitié que je vous porte m'a bien inspiré! Mais la responsabilité du maniement de vos fonds commence à me paraître bien lourde! Que comptez-vous faire? Résidez-vous à Paris? continuerez-vous à spéculer? réaliserez-vous? En tout cas, vous me prenez à l'improviste, il

me faudra bien huit jours pour vous restituer vos titres et vous remettre le mémoire détaillé de mes opérations.

Le terme de huit jours, si court qu'il soit, fit faire au baron une assez lourde grimace:

— Un mémoire de vous à moi! dit-il en même temps, fi donc! Faites une liasse de mes titres et mettez-la-moi sous le bras, tout sera pour le mieux!...

— Votre confiance me touche et m'honore, reprit Emilien avec un sourire; mais j'ai toujours eu pour principe que les bons comptes font les bons amis; ainsi vous permettrez...

— A votre fantaisie, mon cher, répartit le baron sur le ton le plus affectueux.

Puis il voulut qu'Emilien lui donnât des détails sur sa famille, — sujet bien plus intéressant pour un ami, disait-il, — que toutes les questions d'argent:

— Votre dernière lettre, qui m'a poursuivi de Naples à Rome et de Venise à Florence, m'apprenait que vous aviez enfin retiré votre fille Marcelle du couvent de Notre-Dame-des-Fleurs. Où en êtes-vous à présent? Sait-elle que votre femme est une Roverin?

— Elle l'ignore, mais elle allait l'apprendre au moment où vous êtes entré chez moi.

Le baron, parti de Florence en toute hâte dès qu'il avait su Marcelle à Paris, se laissa mettre au courant avec une patience ou plutôt avec une avidité extrême, et lorsque enfin il fut entièrement renseigné:

— Je ne voudrais pas vous influencer, dit-il; vos affaires de famille ne me regardent pas, et je conçois qu'à la rigueur vous vous resigniez à devenir le beau-père d'un simple cultivateur, puisque votre pauvre enfant est folle de lui; à votre place, pourtant, je... Bah! de quoi vais-je me mêler?

— Parlez! mon ami, parlez! Que feriez-vous?

— Le cas est grave et demande réflexion, mon cher!

— Qu'alliez-vous dire? Vous vous êtes interrompu.

— Eh! mon Dieu!... j'allais exprimer mon incertitude! Aussi, d'abord, pour ne rien compromettre, tenez, je me garderais d'en venir trop vite aux grandes explications.

— Qu'entendez-vous par là?

— J'entends qu'au lieu de rapporter à votre femme ce que vous a dit votre fille, je voudrais au contraire qu'elles ne se parlèrent de rien...

— Pourquoi donc?